

Marie Guyard ou l'incarnation de la mystique dans la société par les réseaux sociaux

Françoise Deroy-Pineau

Volume 43, Number 2 (252), May 2001

L'expérience mystique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deroy-Pineau, F. (2001). Marie Guyard ou l'incarnation de la mystique dans la société par les réseaux sociaux. *Liberté*, 43(2), 27–39.

Marie Guyard ou l'incarnation de la mystique dans la société par les réseaux sociaux¹

Françoise Deroy-Pineau

Entre la nature et les œuvres, entre la volupté de voir et la volupté de pouvoir, les échanges sont infinis. L'analyse s'y perd assez vite. L'intelligence qui s'applique et se reprend sans cesse à réorganiser ce qui existe et à ordonner les symboles de toutes choses autour de son foyer inconnu, s'y épuise, et se désespère dans ce domaine où les réponses précèdent les questions, où le caprice engendre les lois, où il arrive que l'on peut prendre le symbole pour la chose et la chose pour le symbole, et jouer de cette liberté pour atteindre une sorte inexplicable de rigueur².

¹ Le lecteur aura noté que nous orthographions Guyard avec un D. Une décision prise à la suite du colloque Marie Guyard de Tours (cf. *Marie Guyard, un destin transocéanique*, L'Harmattan, 2000) où les chercheurs ont signalé que Marie signait elle-même avec un D. Par ailleurs, cet article est inspiré par notre thèse de doctorat (Ph.D., 1996), *Réseaux sociaux et mobilisation de ressources : analyse sociologique du dessein de Marie de l'Incarnation*, soutenue à la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal, sous la direction des professeurs Paul Bernard, sociologue, et Luc Racine, anthropologue.

² Paul Valéry, *Léonard et les Philosophes*, cité en exergue par François Lorrain.

Lorsque l'on vit sur deux océans, l'Atlantique et le symbolique, on peut contempler l'émergence d'étranges vaisseaux. Ils surgissent d'autrefois, portant sur leur pont d'intrépides pionniers qui établissent des liens entre des mondes, anciens et nouveaux, passés et futurs.

Voici le Saint-Joseph. C'est l'été 1639. À son bord, une dizaine de femmes. Comme le fragile esquif qui les porte, elles ont contourné les obstacles qui auraient dû les empêcher de larguer l'ancienne France et de franchir l'océan. Les voici déterminées, suivant leur instinct profond, échappées d'une société qui les assignait à résidence. Elles vont devenir fondatrices à Québec. La plus âgée n'a pas quarante ans. C'est Marie Guyard.

Marie Guyard

Marie Guyard³, qui sera connue sous le nom de Marie de l'Incarnation comme religieuse-ursuline et pionnière de la Nouvelle-France, étonne tout autant comme mystique que comme femme d'action⁴. Née à Tours en France en 1599, elle traverse les trois quarts du XVII^e siècle avec une détermination soutenue par un puissant dessein : épouser le mouvement de son « moteur intérieur » et « gracieux » qui la conduit vers des territoires insoupçonnés sur Terre, dans la société et au plus profond de l'intériorité.

Née dans une famille d'artisans boulangers, elle est imprégnée dès le berceau par les pratiques catholiques. Ses parents la

³ Les œuvres de Marie de l'Incarnation sont également les meilleures à son sujet : *Écrits spirituels et historiques*, publiés par Dom Albert Jamet en 1928-1929, à partir de l'édition de Dom Claude Martin, 2 vol., Éditions Saint-Pierre de Solesmes, réédités en 1985 par les Ursulines de Québec, que nous appelons JI et JII ; *Correspondance*, éditée par Dom Guy-Marie Oury, Éditions Saint-Pierre de Solesmes 1971, (C). Sans oublier un collage de ses œuvres commenté par son fils, Dom Claude Martin : *La Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, reproduction de l'édition originale par les moines de Solesmes, introduction par Dom J. Lonsagne, tables de Dom Guy Oury, 1981 [1677], 835 p. (V).

⁴ Pour les détails du parcours biographique de Marie Guyard, nous renvoyons à nos ouvrages *Marie de l'Incarnation, femme d'affaires, mystique, mère de la Nouvelle-France* (1999) et *Madeleine de La Peltrie, amazone du Nouveau monde* (1992), publiés par Bellarmin.

mariant à dix-sept ans. Deux ans plus tard, elle est veuve et mère de Claude Martin, le fils à qui elle écrira une abondante correspondance. C'est alors qu'elle entame une démarche mystique et décourage tout prétendant au remariage. Ce qui ne l'empêche pas de mener – excepté quelques mois de solitude passés à broder chez son père – une vie très active dans l'entreprise de transports de son beau-frère. Entrée au bas de l'échelle, elle en devient gérante, et s'implique dans la vie sociale de Tours.

Alors survient un premier épisode destiné à enrichir l'inspiration romanesque (Daniel Gagnon, 1993, Jean-Noël Vuarnet, 1995), alimenter des débats moralisateurs, entretenir des joutes interdisciplinaires⁵ : malgré un profond déchirement, lorsque son fils atteint l'âge d'entrer au collège (douze ans), elle le confie à sa sœur. Dans le même élan elle abandonne les affaires de son beau-frère et se dirige sans dot chez les ursulines, un nouvel ordre chargé d'une vocation alors originale : l'éducation des filles.

Devenue religieuse cloîtrée, elle entame une carrière de responsable et ce qui deviendra ses premières œuvres mystiques – première autobiographie⁶ et textes d'une incontournable beauté baroque (Jl), seconde source d'inspiration littéraire. À la lecture des *Relations* des jésuites, elle se passionne pour les Amérindiens de Nouvelle-France.

Peu à peu, monte le dessein de se rendre en ce lointain pays. Dans un premier temps, elle demeure discrète sur son projet : c'est un non-sens socioculturel qui ne peut lui attirer que des oppositions puisqu'elle est femme, cloîtrée, d'origine modeste⁷,

⁵ Voir Marie Guyard, *un destin transocéanique*, Montréal/Paris, L'Harmattan, 2000, et les actes du Colloque « Femme, mystique et missionnaire » organisé par Raymond Brodeur de la faculté de théologie de l'Université Laval.

⁶ Nous avons traité ailleurs le thème du pouvoir transformateur du récit de vie (*Le pouvoir transformateur du récit*).

⁷ En ce qui concerne les origines de Marie Guyard (ou Guyart), l'anecdote vaut le détour. Fleurant Guyart, le père de Marie, est boulanger, fils de Fleurant Guyart, notaire en Touraine. Mais selon le fils de Marie, bien placé pour le savoir, la mère de Marie, Jeanne, fille de Paul Michelet, est alliée, mais d'une manière inconnue, aux riches Babou de la Bourdaisière (V, p. 4). L'illégitimité d'une ascendance encore plus prestigieuse, royale, est suggérée dans V. Les historiens de la Touraine confirment les liaisons entre le roi François 1^{er} et plusieurs femmes de la famille Babou de la Bourdaisière (*Histoire de Touraine*, p. 406) ; ce que ne contredit pas Guy-M. Oury (*Marie Guyart en son pays*, p. 4-5, 14).

provinciale, roturière. Mais ce désir se fait pressant. D'un naturel effacé, elle se sent motivée au-delà de toute raison. Aussi, se décide-t-elle à parler et convaincre quelques personnages clés, réussissant à contourner les obstacles majeurs qui ne manquent pas de se présenter.

Après avoir mobilisé les ressources de ses réseaux sociaux – en activant des relations qui se trouvent porteuses des mouvements sociopolitiques innovateurs où s'inscrit son projet, tels ceux qui ont conduit à la création de la Compagnie des Cent-Associés – , elle finit par s'embarquer le 4 mai 1639, avec Madeleine de La Peltrie, une bailleuse de fonds libérale et non-conformiste qui, pour les circonstances, avait simulé un mariage avec Jean de Bernières, bien connu parmi les mystiques.

Trois mois plus tard, l'Atlantique péniblement franchi, ces dames et les premières augustines-hospitalières débarquent à Québec où naît une nouvelle colonie de quelques dizaines d'habitants. Marie y déploie une activité intense, partagée entre l'éducation des jeunes filles amérindiennes et françaises, l'assistance aux Amérindiens, la fondation de la communauté des ursulines de Québec et un rôle de conseillère de plus en plus grand auprès des habitants de Québec et de la Nouvelle-France, notamment des jésuites et des administrateurs. À cinquante et un ans, elle monte sur les échafaudages pour surveiller la reconstruction de son monastère élevé dès 1645 mais détruit par le feu. Elle doit souvent s'opposer à des personnalités, parfois très proches, dont elle ne partage pas le point de vue et ne qui saisissent guère ses vues pratiques et sociopolitiques clairvoyantes. Ce qu'elle raconte à son « très cher fils » et vaudra à la postérité des lettres (C) qui n'ont rien à envier à celles de la marquise de Sévigné : un vrai rapport détaillé de la vie en Nouvelle-France doublé d'une seconde autobiographie (JII) aux élans poétiques inattendus. Plusieurs fois alitée, elle écrit catéchismes, grammaires et dictionnaires en algonquin et en iroquois. Un « flux hépatique » l'emporte le 3 avril 1672.

Marie est considérée comme une des plus grandes mystiques connues. Bossuet (Oury, 1980), la qualifie de « Thérèse de nos

jours et du Nouveau Monde ». Ce qui la situe *ipso facto* parmi les maîtres de la spiritualité universelle.

Mystique : qu'est-ce à dire ?

Les mystiques, surtout les femmes, ont toujours paru farfelus aux yeux de certains (Mandrou, 1989 : 305-308), voire relevant du domaine psychiatrique (Maître, 1997). Toutefois, d'autres⁸ affirment qu'ils sont de toutes les époques et à l'origine d'innovations techniques, caritatives, sociales : « L'Histoire nous montre que les peuples les plus efficaces étaient et sont les peuples les plus religieux » (E. E. Evans-Pritchard, 1974 : 43). « La science mystique a favorisé un exceptionnel développement des méthodes... technologiques et pédagogiques... » (Michel de Certeau, 1982 : 211). « La science moderne ne sort pas toute armée de la Bible, [...] mais au moins est-il légitime d'admettre que l'univers religieux biblique constitue l'une des sources sans lesquelles la science moderne n'eût point trouvé ses assises et ses possibilités de développement... » (Paul Valadier, 1990 : 17).

Il n'en demeure pas moins que la plupart de leurs contemporains – quelle que soit l'époque, fût-ce le XVII^e siècle, celui de « la conquête mystique » (Bremond) – se sont entendus pour qualifier d'utopiques les projets concrets des mystiques de leur temps. Sur les chemins respectifs de ces bâtisseurs, les obstacles à surmonter s'amoncellent. Puis, les biographies historiques – pas les hagiographies – sont là pour le prouver, malgré la contradiction lexicale entre la contemplation et l'action, force est de constater le paradoxe : les courants mystiques véhiculent des ressources concrètes malgré leur caractère parfaitement utopique. D'une apparence purement symbolique, ils suscitent et participent à des créations adaptées, solides et durables. Qu'ils soient actualisés par des religieux et religieuses ou par des laïcs,

⁸ Au début du XX^e siècle, Baruzi, Bergson, Loisy,... Henri Bremond, auteur de 1916 à 1923 de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Le tome VI (1922) situe les mystiques parmi les objets d'étude légitimes et fait découvrir Marie de l'Incarnation (p. 3-176) dont la mémoire était demeurée à l'ombre depuis les « Lumières » du XVIII^e siècle. Une récente synthèse, *L'Université devant la mystique*, est publiée par Émile Poulat (Paris, Salvator, 2000).

ils stimulent et favorisent la réalisation, dans les secteurs des hôpitaux, des services sociaux et des maisons d'enseignement, au moment opportun, de services nécessaires à la société⁹. En Nouvelle-France, les religieuses fondent littéralement les hôpitaux, l'enseignement des jeunes filles, le secours aux pauvres, la formation permanente des mères de famille (D. Deslandres, 1992 : 210). Cependant, il est difficile d'appréhender avec des outils pragmatiques autre chose que leurs œuvres ou le nombre des adeptes. Comme le souligne Jean Bruno :

Le rayonnement spirituel des grands mystiques, leur pouvoir de transformer parfois les êtres [...], leitmotiv de l'hagiographie [...], cette étrange « influence » reste difficile à analyser. [...] Si beaucoup de témoignages rapportent des faits de ce genre, on saisit mal leur processus [...] Seuls des documents bruts et immédiatement contemporains peuvent fournir des détails significatifs. (1967 : 95)

Bruno constate d'ailleurs « le ressort mystique de l'action » mais il n'en démonte pas le mécanisme.

Marie Guyard ne viendrait pas au secours de Jean Bruno, puisque, pour elle, le « moteur » de l'agir humain ne trouve pas de mots pour s'exprimer et l'origine d'une certaine force intérieure demeure mystérieuse ; quand bien même on donnerait à cette force le nom de Dieu, la relation entre Dieu et l'âme est indécible. Marie ne cesse de le constater au fil de ses lettres, d'une extrémité à l'autre de sa vie ; en 1626, dans sa première lettre publiée, Dieu est un « abyme sans fond, impénétrable et incompréhensible » (C : 1) ; en 1627, Marie est contrainte de se taire, car elle ne croit pas « que toutes les langues des Anges et des hommes unies ensemble puissent jamais expliquer ce qui se passe en cette sublime communication » (C : 5) ; en 1654, dans sa seconde autobiographie, « il n'y a langue humaine qui le puisse exprimer » (JII : 68) ; en 1671, dans l'une de ses dernières

⁹ Voir notamment, Nicole Laurin, Danielle Juteau, Lorraine Duchesne *et alii*, *À la recherche d'un monde oublié*, Montréal, Éditions du Jour, 1991. Voir également la critique de cet ouvrage dans *Archives de Sciences sociales des religions*, par Yves Chevalier (n° 80, 1992, compte rendu 80.46).

missives : « Je voudrais me pouvoir mieux expliquer, mon très-cher fils, mais je ne puis » (C : 931).

Les courants mystiques qui préludent à la mise en place de toute Église, ou appareil à l'intérieur d'une Église, ne s'ajustent à aucun classement selon les caractéristiques personnelles des individus ou selon des classes sociales. Ils se développent en marge des institutions qu'ils ont suscitées, sont insaisissables, prennent des formes inattendues de réseau social. Ce terme renvoie à des croisements socio-individuels intermédiaires, créant une dynamique « méso-sociale » qui traverse à la fois structures et individus (Michel Serres, 1995 : 161-173). Des mystiques eux-mêmes y font allusion. « Notre vie n'est plus mesurée par nos œuvres mais par nos relations » (Yves Girard, cistercien, 1994 : 63). Tissés par les innovateurs, les réseaux et les mystiques émergent des vieux cadres d'analyse coulés par l'épreuve du temps.

Courants mystiques et réseaux sociaux

Dans cette mouvance, la vie de Marie Guyard, femme d'affaires, « mère de la Nouvelle-France », est exemplaire pour observer l'incarnation d'une vie mystique dans la société à travers des réseaux sociaux bien concrets qui permettent de mobiliser des ressources (cf note 1). Marie s'avère, entre autres – toute modeste qu'elle soit –, une « personne-pivot » incontournable, femme d'entreprise capable de percevoir chez les autres d'autres rôles potentiels au-delà de l'apparence immédiate, habile à mettre en œuvre des stratégies pour découvrir une personne rare, trouver du financement, convaincre une instance décisionnelle ou utiliser des voies alternatives ; des qualités bien actuelles. Nous polarisons cette actualité autour de trois axes : Marie Guyard est féministe avant la lettre, mystique au-delà des conformismes et créatrice de liens sociaux.

Une « féministe » conviviale

Marie Guyard, féministe avant la lettre, réalisait, comme bien des femmes d'aujourd'hui, le potentiel de l'amitié, notamment entre femmes. Ce qui n'exclut pas le rôle des hommes qui ont amorcé l'actualisation du projet de Marie et l'ont fait approuver. Marie savait s'allier les femmes sans exclure les hommes. Les amitiés jouent un rôle important dans sa vie. Notamment avec ses amies d'enfance, ses relations d'affaires, puis les dames de la cour – la reine, la duchesse d'Aiguillon – et les monastères de femmes (C : 909-910 ; JII : 239). Ses mobilisations de ressources rappellent tout à fait ce que des féministes actuelles développent¹⁰. Son exemple permet de constater qu'il y a moyen, dans certaines circonstances, de mettre au point des stratégies permettant de franchir des obstacles sociaux et de mobiliser des ressources en fonction de buts qui peuvent paraître utopiques, à condition de « soigner » toutes les relations interpersonnelles, sans aucune discrimination¹¹. Encore faut-il pouvoir organiser les premières intuitions fondatrices avec une certaine forme de confiance en la vie qui suscite une intelligence vive des situations d'avenir, de l'audace intellectuelle, une énergie forte et une ingénierie stratégique développée (dons issus des sources mystiques ?). En tout cas, ses qualités personnelles conviviales lui permettent d'impressionner ses amis, de les « cajoler », et de recueillir information et coopération. Elle s'avère tout à fait le type de personne recherchée par les organisations paralysées par les hiérarchies lourdes, où des réseaux fluides permettent d'agir rapidement et efficacement, secret majeur pour progresser dans les affaires aujourd'hui où tout, presque, réside dans l'art d'entretenir, développer et utiliser les relations (Degenne et Forsé, 1998 ; Vincent Lemieux, 2000) ; où la capacité de construire de solides liens personnels et de les gérer efficacement en réseaux peut à la

¹⁰ Voir les travaux du collectif *L'Autre parole*, avec Monique Dumais, Marie-André Roy et al. ; « Realizing the Potential of Women's Friendships », de Juliet Kemble, Simon Fraser University (*Connections*, vol. 17-1, 85, avril 1994) ; l'atelier à la *Sunbelt conference* sur l'efficacité du support social dans toutes circonstances – amis et famille, personnes âgées, société post-communiste, SIDA (*Social networks*, automne 1996).

¹¹ Nous avons développé ce thème, avec Paul Bernard, dans un article paru dans les *Archives de sciences sociales des religions* (n° 113, hiver 2001).

fois bâtir une carrière et rendre capable d'assurer le succès de son organisation.

D'hommes ou de femmes, d'hier ou d'aujourd'hui, inscrits dans un tel processus, les projets, les stratégies, les actes « prennent un sens resitués dans une histoire, une histoire qui est à la fois personnelle, familiale et plus largement sociale » (Léomant et Pineau, 1994 : 3). Une histoire, et aussi, dans le cas de Marie Guyard, une aventure mystique.

Mystique non conformiste

Certains auteurs, dont Raymond Lemieux (1992, 1993), évoquent actuellement une postmodernité spirituelle en trois volets : primauté du sujet, fossé entre l'institution et le vécu, obsolescence du contentieux entre raison et religion. Le croire post-moderne serait une conduite d'exploration de frontières. Marie s'y inscrit totalement en son XVII^e siècle, temps de l'émergence du sujet, parmi des institutions rendant « impossibles » des rêves d'outre-mer et où le contentieux raison-religion – nous sommes à l'époque de Descartes – n'existait pas encore.

Au-delà des croyants traditionnels de moins en moins nombreux, Marie Guyard montre par sa vie que l'appartenance à une religion n'est plus l'adhésion à des propos tout faits, mais l'essai de conjuguer des expériences personnelles et des éléments de codes flottants.

Marie de l'Incarnation – la bien nommée – incarne sa vie : donner aux autres, pour donner à un Autre dans le cadre d'une sorte d'« économie » d'échange amoureux. Ses réseaux agissent, branchés sur les processus de changement à l'œuvre dans la société à travers l'éducation des jeunes et des femmes, en liaison avec la mise en place d'hôpitaux et de services sociaux, et l'exploration du Nouveau Monde.

Marie Guyard, créatrice de liens sociaux

Le rapport entre la mystique et la société passerait-il par « l'esprit du don » cher à Mauss et à la base des travaux¹² qui s'en inspirent ? Marie Guyard se trouverait-elle à incarner cet « esprit du don » par anticipation ? La sociologie de l'« esprit du don », du « donner-recevoir-rendre », née au début du XX^e siècle, et qui reçoit une nouvelle actualité, semble pouvoir éclairer ce phénomène ancien avec de nouvelles catégories plus ajustées à une dynamique intégrant l'écologie des relations humaines et non pas seulement l'économie abstraite des rapports sociaux. Cet esprit du don ne serait alors pas seulement lié aux sociétés archaïques, mais aussi le fondement d'une forme d'échange lié à bien d'autres sociétés, y compris la nôtre. Ce qui apparaissait inutile économiquement s'avère très nécessaire écologiquement. Marie Guyard n'agit que pour le don à son « époux » mystique. Sa réussite en nombre de conversions est sans doute minime, mais du point de vue d'une certaine écologie sociale ce désir d'installer à Québec une école de filles s'est avéré indispensable au développement de la colonie (C : 416).

Nous formulerions l'hypothèse que cette démarche contient en soi, de façon peut-être inconsciente, une passion pour créer – ce qu'on nommerait en notre fin de XX^e siècle – des liens sociaux d'entraide qui favorisent la cohésion d'une société.

Marie Guyard, comme Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys – en éduquant les gens, en les dépannant, en les écoutant sans compter son temps ni sa peine, agissant selon son cœur et non selon son porte-monnaie, selon un esprit de don et non selon un rapport marchand – tissait à la fois un réseau de rapports humains harmonieux, mais aussi l'étoffe d'une société nouvelle. En ce sens, elle n'est pas seulement fondatrice des ursulines de Québec parce qu'elle a fondé un monastère-école et en a assuré la gestion ; elle est cofondatrice du Québec – ceux qui ont placé sa statue sur la façade du parlement ne s'y sont pas trompés – parce qu'elle a créé un pôle de liens sociaux qui em-

¹² Notamment *Échange*, p. 211 ; *L'Esprit du don*. Marcel Fournier a publié une biographie de Mauss (Fayard, 1994).

pêchait l'exclusion, spécialement des femmes et des Amérindiens – ses travaux de linguiste en montagnais et en iroquois le prouvent notamment. À son parloir, toute la colonie défile (Deslandres, 1994), il n'y a pas de distinction entre pauvres ou riches, amis ou ennemis, Français ou Amérindiens, hommes ou femmes, chacun trouve un accueil sans restriction.

Ses actions, qu'elles soient « épiques ou prosaïques », vont au-delà du quotidien « en réussissant à le faire passer d'une expérience vécue » et passagère « à une expérience vitale » et marquante¹³. Cet exemple est très important aujourd'hui. Ce sont les petits actes gratuits, les dons sans garantie de retour qui alimentent et créent un lien social. La lutte contre l'exclusion n'est pas seulement une affaire économique ou politique, affirment plusieurs¹⁴. Elle « se mène aussi et surtout sur le mode préventif » (Castel, 1995 : 20). Nous formulerions l'hypothèse qu'elle est une question de création de liens de confiance, ce qui découle de la passion de s'entraider. Marie Guyard n'a pas seulement enseigné « en l'air » à des intelligences ou formé des âmes abstraites. En instaurant des liens de confiance, elle a bâti un corps social. Dans un établissement du type du sien, nul ne peut se sentir exclu. Le sens qu'elle – qui était tout à fait intégrée à sa société – donnait à sa vie personnelle, a rejailli sur des exclus de son temps. Aujourd'hui, certains l'affirment, les exclus sont ceux qui paient la note de la crise de sens chez les « inclus ».

À la lumière des crises actuelles le rôle de la mystique Marie Guyard, en tant que cofondatrice d'une nation par la création de liens de proximité, donne à réfléchir sur le rapport d'un individu à son milieu de vie. Marie n'a pas été gouverneur. Mais elle a construit des liens par l'intermédiaire de l'enseignement et du conseil, établi un climat de confiance entre les uns et les autres, et par là édifié les fondements d'une société.

¹³ Les expressions entre guillemets sont empruntées à Gaston Pineau dans sa préface à Claire Sugier, *Haïti, terre cassée* (histoire d'un couple missionnaire aujourd'hui), Paris, L'Harmattan, 1996.

¹⁴ Voir, par exemple, le n° 4 de la revue du MAUSS, 1994, Paris, La Découverte, et *Lien social et politique - RIAC 34*, automne 1995, numéro qui pose la question : « Y a-t-il vraiment des exclus, l'exclusion en débat ». Voir également sur l'importance des services solidaires l'article de Jean-Louis Laville « Jeunesse, travail et identité sociale » *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n° 1, printemps 1996, p. 63-71.

Bibliographie

Bastide, Roger, *Le rêve et les sociétés humaines*, Paris, nrf, 1967.

Beaude, Joseph, *La Mystique*, Paris/Montréal, Cerf/Fides, 1990.

Bruno, Jean, « La transmission spirituelle chez un mystique chrétien du XVII^e siècle : Jean-Jacques Olier », *Hermès* (« Le Maître spirituel dans les grands traditions d'Orient et d'Occident »), 4, 1967, p. 95-109.

Castel, Robert, « Les pièges de l'exclusion », *Lien social et Politiques - RIAC 34*, sur le thème « Y a-t-il vraiment des exclus ? L'exclusion en débat », numéro réalisé par Jean-Noël Chopart et Shirley Roy, École de Service social, Université de Montréal, 1995.

Certeau, Michel de, *La fable mystique, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, 1982.

Chaput, Monique, Giguère, Paul-André et André Vidricaire (sous la direction de), *Le pouvoir transformateur du récit de vie*, Paris/Montréal, L'Harmattan, coll. « histoires de vie », 1999.

Comby, Jean (sous la direction de), *L'itinéraire mystique d'une femme, Marie de l'Incarnation, ursuline*, Paris/Montréal, Cerf/Bellarmin, 1993.

Degenne, Alain et Michel Forsé, *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin, 1998.

Deslandres, Dominique, *Le modèle français d'intégration socio-religieuse. Missions intérieures et premières missions canadiennes - 1600-1650*, Thèse de doctorat (Ph.D.), Université de Montréal, Département d'histoire (2 tomes), 1990.

——— « Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières à Québec », in Jean Delumeau (dir.), *La religion de ma mère : le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, Paris, Cerf, 1992, p. 209-224.

——— « Le rayonnement des ursulines en Nouvelle-France », in C.E.R.C.O.R. Travaux et recherches, *Les religieuses dans le cloître et dans le monde*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1994, p. 885-899.

Evans-Pritchard, E. E., *Anthropology and history*, Manchester University Press, 1961 ; *Les anthropologues face à l'histoire et à la religion*, traduction française de A. et C. Rivieri, Paris, PUF, 1974.

Gagnon, Daniel, *Rendez-moi ma mère*, Montréal, Leméac, 1993.

Godbout, Jacques-T. (avec la collaboration d'Alain Caillé), *L'Esprit du don*, Paris/Montréal, La Découverte/Boréal, 1992.

Girard, Yves, *Qui a lavé ton visage ?* Québec, Anne Sigier, 1994.

Lemieux, Raymond, « Histoires de vie et postmodernité religieuse », in Raymond Lemieux et Micheline Milot (sous la direction de), « Les croyances des Québécois. Esquisses pour une approche empirique », *Les Cahiers de la recherche en Sciences*

de la Religion, vol. 11, Québec, Université Laval, 1992, p. 187-234.

Lemieux, Vincent, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, PUF, 1999.

——— *À quoi servent les réseaux sociaux ?* Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000.

Léomant, Christian et Gaston Pineau, « Questions sur les problématiques des réseaux sociaux », *Études et séminaires : 1-10*, Vauresson, CRIV/CNRS, 1994.

Lessard, Renald, *Se soigner au Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Hull, Musée canadien des civilisations, 1989.

Leveel, Pierre, *Histoire de Touraine*, C.L.D., Chambray-les-Tours, 1989.

Lorrain, François, *Réseaux sociaux et classifications sociales – Essai sur l'algèbre et la géométrie des structures sociales*, Paris, Hermann, 1975.

Maître, Jacques, *Mystique et féminité. Essai de psychanalyse sociohistorique*, Paris, Cerf, 1997.

Mandrou, Robert, *Introduction à la France moderne*, Paris, Albin Michel, 1989 [1961].

Meeks, Wayne, *The first urban christians – The social world of the apostle Paul*, New Haven, Yale University Press, 1983.

Oury, Dom Guy-Marie, « Marie de l'Incarnation », *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, tome X, col. 487-507, 1980.

——— *Marie Guyart en son pays*, Abbaye de Solesmes, 1994.

Racine, Luc, « Échange », in P. Bonte et M. Izard (éd.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991, p. 211-213.

Serres, Michel, *La légende des Anges*, Paris, Flammarion, 1993.

Valadier, Paul, « Catholicisme et modernité, un procès permanent », *Sociologie et sociétés*, sous la direction de Jean-Guy Vaillancourt *Catholicisme et société contemporaine*, vol. 22, n°2, 1990, p. 13-80.

Vuarnet, Jean-Noël, *L'aigle-Mère*, Paris, Gallimard, coll. « Haute-Enfance », 1995.